



IL NINA KELLY

SUFFIT

PARFOIS

D'UN ZESTE

DE FOLIE

PRIX
MINI
4,99 €



NINA KELLY

**IL
SUFFIT
PARFOIS
D'UN ZESTE
DE FOLIE**

roman



© 2018, HarperCollins France S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-1092-2

*Pour ma maman,
Pour Susan.*

Playlist

Si jamais vous aviez envie de lire ce livre en musique, voici une liste de chansons qui ont bercé son écriture. J'espère qu'elle vous plaira.

- Chapitre 1 : *Candyman* de Christina Aguilera
- Chapitre 2 : *Rigoletto*, acte III, *Canzone*
de Giuseppe Verdi
- Chapitre 3 : *New Soul* de Yael Naim
- Chapitre 4 : *Run the World (girls) ?* de Beyoncé
- Chapitre 5 : *Don't Worry be Happy*
de Bobby McFerrin
- Chapitre 6 : *Upside Down* de Diana Ross
- Chapitre 7 : *Chupee* de Cocoon
- Chapitre 8 : *Crazy Little Thing Called Love*
de Queen
- Chapitre 9 : *You Are so Beautiful* de Joe Cocker
- Chapitre 10 : *Barbie Girl* d'Aqua
- Chapitre 11 : *L'autre bout du monde*
d'Emily Loizeau
- Chapitre 12 : *Cosmic Girl* de Jamiroquai
- Chapitre 13 : *Can't Stop the Feeling*
de Justin Timberlake
- Chapitre 14 : *Ghostbusters* de Ray Parker, Jr.
- Chapitre 15 : *Home* d'Edward Sharpe and
The Magnetic Zeros
- Chapitre 16 : *I Love Your Smile* de Charlie Winston
- Chapitre 17 : *Halo* de Beyoncé
- Chapitre 18 : *Dance Me to the End of Love*
de Leonard Cohen et Madeleine Peyroux
- Chapitre 19 : *Sunset Lover* de Petit Biscuit
- Épilogue : *Thinking out Loud* d'Ed Sheeran

Chapitre 1

Mélissa

Après avoir coupé le son de *Danse avec les stars*, je fis un rapide constat de ma soirée. J'étais seule à regarder la télé avec une tasse de tisane à la main, et l'unique signe de vie extérieur était le bruissement des arbres par la fenêtre ouverte. C'était navrant. Le bonheur d'habiter dans une petite rue à sens unique selon ma colocataire ; pour ma part, je ressentais un immense sentiment de solitude.

Pauvre de moi, pensai-je. Voilà à quoi j'en étais rendue avec mes bonnes résolutions : à contempler les feuilles des arbres. Autant dire une occupation de mémé.

Enfin, pas celle de ma grand-mère. Je l'entendais dans l'entrée répondre à une de ses amies avec son fort accent anglais. Je ne savais pas ce qu'elles se disaient, mais elles partirent à rire aux éclats. Le bruit de leur conversation s'estompa, suivi du claquement de la porte de notre appartement. La séance du club de lecture « fleur bleue-cancan » venait de prendre fin.

Ma grand-mère, avec qui je vivais depuis maintenant six mois dans ce grand appartement, tapa à la porte de

mon salon, qui était autrefois une chambre. Au décès de son troisième mari, ma grand-mère, qui avait vécu cinquante ans en France, épousé trois Français, ne s'était même pas posé la question du pays où elle allait vivre. Par contre, elle avait grandement appréhendé de se retrouver seule et m'avait proposé de devenir sa colocataire. Elle avait fait faire des travaux dans le logement qu'elle possédait en banlieue parisienne, et nous avions désormais chacune un appartement avec une cuisine, un salon et une chambre à coucher, mais une entrée commune ; le mien était à droite de cette entrée, le sien à gauche. J'avais été ravie de cet arrangement qui était tombé au moment d'une énième rupture amoureuse à laquelle s'ajoutaient des problèmes de voisinage dans le studio que je louais. À cause d'un voisin trompette amateur insomniaque, j'avais été à deux doigts d'avoir recours à la violence. Bref, ça avait été une affaire qui tombait à pic.

Ma grand-mère passa sa tête ornée de belles boucles bleu-gris par l'ouverture. Elle avait les joues un peu rouges, et ses yeux brillaient trop pour qu'elle soit honnête.

— Tout va bien, *darling* ?

— Oui, très bien, Nana. Et toi ?

Elle émit un petit rire et s'avança d'un pas alerte dans la pièce.

— Les filles étaient en forme ce soir. On a fini de discuter de *Cinquante nuances de Grey*, et Marguerite nous a imposé un livre sérieux, cette fois-ci.

Elle semblait jubiler à l'idée de m'annoncer la lecture choisie par sa meilleure amie, ce qui m'amusa.

— On va lire le premier tome de *Harry Potter*.

Si *Harry Potter* rentrait dans les ouvrages sérieux, le livre de Tolstoï que je lui avais offert pour Noël allait se retrouver en cale-porte.

Elle ouvrit la bouche pour argumenter quand nous entendîmes un grand cri suivi d'une bordée de jurons. Nous passâmes la tête par la fenêtre et vîmes deux étages plus bas Marguerite, assise par terre en train de soutenir son poignet. Elle était entourée par deux autres membres du club, Hortense, penchée vers elle, et Josiane, qui releva les yeux vers nous et cria :

— On a une blessée ! Appelez les secours, les filles !

Se tournant vers moi avec l'air d'une petite fille tombant sur un sac de bonbons, ma grand-mère s'exclama :

— Chouette, les pompiers !!!!

Une fois en bas de l'immeuble, armée de mon téléphone portable et ayant constaté que les participantes à la soirée « Soif de connaissances BDSM » étaient toutes les quatre éméchées, j'appelai les pompiers. Marguerite geignait en tenant son poignet et ne pouvait pas se lever.

Nous attendîmes toutes sagement l'arrivée des sauveteurs de la cascadeuse. Je ne sais pas quel tableau nous leur donnions à voir, mais ils semblèrent de bonne humeur. La blessée grimaçait de douleur, mais souriait en même temps aux pompiers, elle avait l'air d'une folle. Le chef, un grand baraqué aux courts cheveux bruns et au regard chocolat chaud, nous dévisagea tour à tour, puis son attention revint vers moi. Il fixa mon T-shirt où était inscrit « Les hommes ne servent qu'à dévisser les bouteilles », puis me demanda :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je tournai le dos au troisième âge et lui parlai à voix basse :

— Marguerite, celle qui est assise, n'a pas vu la marche. Elle a chuté sur les fesses, et son poignet droit a amorti partiellement le choc.

Il me sourit. À l'apparition de sa dentition parfaite, je pris le temps de le détailler discrètement. Son polo à manches courtes moulait son torse musclé et laissait voir ses biceps. Un véritable fantasma ambulante.

Ma grand-mère interrompit mon examen.

— Nous sommes vos plus grandes fans ! Lorsque nous sommes à notre cours de qi gong au parc, on s'arrête même pour pouvoir vous admirer courir.

Je tournai la tête et vis qu'elle décochait de grands sourires aux trois pompiers qui entouraient la blessée.

— Elles sont un peu alcoolisées, soupirai-je.

Je me donnais l'impression d'être une mère de famille gérant ses adolescentes.

M'ayant entendue, Hortense, petite blonde peroxydée qui cramponnait son sac « *I love Paris* » comme si les pompiers allaient s'enfuir avec, crut bon de s'expliquer :

— On a voulu tester une théorie de mon fils. Il a dit que l'alcool dans les bouteilles s'évaporait en vieillissant. On a ramené nos plus vieux crus pour essayer.

Ayant réussi à s'asseoir à côté de Marguerite, Josiane la tenait d'une main et faisait de grands gestes de l'autre alors que ses nombreux bracelets tintinnabulaient. Avec plein de bagues aux doigts, elle était aussi décorée qu'un sapin de Noël.

— C'était une bonne idée : du vieux cognac en discutant d'érotisme, ça fait une soirée mémorable.

Et elle se mit à glousser. Les trois pompiers semblaient bien s'amuser, mes septuagénaires étaient ravies.

Exaspérée, je regardai le ciel et priai à voix haute :

— Mon Dieu, faites qu'elles s'arrêtent.

Le chef se frotta la mâchoire, cachant mal son sourire.

— Bon, mesdames, si nous nous occupions de l'intéressée ?

Et ils posèrent des questions à la blessée. Elles ne furent pas trop de quatre pour y répondre vu l'état d'ébriété de Marguerite. À la personne à contacter en cas de besoin, tous les regards se tournèrent vers moi. Je niai vigoureusement de la tête en montrant du doigt ma grand-mère.

— Je ne suis responsable que de cette dame. Et celle-là me suffit amplement, bougonnai-je. J'ai appelé ton fils, Marguerite.

J'eus à peine fini ma phrase que le bruit d'une voiture nous fit nous retourner.

— V'là la cavalerie, râla la blessée.

L'air excédé, Pierre, le fils de Marguerite, sortit de sa BM noire et s'avança d'un pas pesant vers nous. Il put constater que sa mère avait encore fait des siennes. Il passa la main sur sa tête dégarnie et, me voyant, s'approcha.

— Y a vraiment pas moyen qu'elles ne fassent pas de conneries ?

Je fus désolée pour lui. Il était chef d'entreprise, avait trois enfants de plus de vingt ans et n'avait jamais passé autant de temps à s'occuper de quelqu'un que de sa mère. Une solidarité s'était formée entre nous quand nous nous étions retrouvés côte à côte au commissariat à attendre que nos aïeules soient libérées. Elles avaient malencontreusement été embarquées lors d'une manifestation pour le mariage gay. Elles accompagnaient alors toutes les quatre un petit-fils d'Hortense. On avait sympathisé au milieu du bazar ambiant et échangé nos numéros en cas d'urgence.

À la remarque de Pierre, les pompiers cachèrent mal leur rire. Ils embarquèrent la blessée sur un brancard, car ils ne voulaient pas prendre de risque

avec sa hanche droite douloureuse, et le chef revint vers moi.

— Mademoiselle, je me propose de vous montrer que nous servons aussi à autre chose qu'à ouvrir les bouteilles.

D'un air très sérieux, il déposa, à ma grande surprise, une carte avec un numéro de téléphone dessus. Et sur ce, il me salua ainsi que ma grand-mère et partit.

J'appelai un taxi pour mettre Josiane et Hortense dedans, pas question de prendre le risque qu'il leur arrive quelque chose, puis nous rentrâmes chez nous. J'allai poser la carte dans une petite boîte dans mon salon, où il y en avait déjà plusieurs, et mis une rasade de whisky dans ma tisane.

Ce pompier était fort séduisant, mais je ne voulais pas de relation amoureuse pour l'instant. J'étais fatiguée de composer avec le caractère de mecs qui disaient vouloir quelque chose, mais qui se comportaient à l'inverse. J'avais cumulé trop d'expériences compliquées dernièrement pour retenter quelque chose dans l'immédiat. En attendant, je gardais les cartes bien au chaud. D'ailleurs, je n'en avais jamais eu autant que depuis que j'avais décrété cette pause.

Ma grand-mère vint me voir et, l'air plus qu'enchanté de sa soirée, me dit :

— *Darling*, tu viens regarder *Danse avec les stars* ?

J'eus un sourire en entendant cette proposition. Critiquer des personnes qui dansent, alors que l'on ne sait même pas faire un pas de deux, en sirotant du whisky, c'était ce que j'appelais une bonne soirée.

Le lundi matin, après un dimanche passé à dormir, je regardai ma penderie, démotivée à l'idée d'aller

faire mon premier jour de remplacement au cabinet médical de la place de l'Église. *Pas le T-shirt « Rock is All We Need¹ », pas le haut avec des feuilles microscopiques de haschich, pas la jupe en cuir, pas le jupon psychédélique, pas le sweat orné d'un énorme « om », ce n'est pas l'heure de faire une séance de yoga...* Je soupirai un grand coup et me saisis de mon unique pantalon noir tout simple et d'un haut bleu roi. J'enfouis la tête au fond de la penderie et retrouvai ma veste de tailleur. Je n'avais plus qu'à revêtir ma panoplie d'employée bien sérieuse et soi-disant motivée.

Me saisissant de ma brosse, je m'acharnai sur mes longs cheveux roux bouclés jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de nœuds. Un coup de mascara, du blush, et j'étais parée pour mon premier jour de remplacement. J'allai boire mon *green smoothie*, brocoli-salade-pommes, dans ma cuisine et, en traînant les pieds, finis de me préparer.

Il me restait à sortir de l'appartement sans que ma grand-mère m'entende. L'entrée était la zone critique, je n'avais aucunement besoin d'écouter tous les conseils que Nana avait en stock.

Je passai la tête par la porte de mon salon. Personne n'étant en vue, je me précipitai vers la sortie. Une fois sur le palier non éclairé, je respirai un grand coup et sursautai en voyant une grande silhouette familière passer devant moi.

— Francis ?

Un grognement me répondit.

— Vous n'avez pas encore pris votre café, à voir ça...

Il râla, son odeur de tabac à rouler parvint jusqu'à mes narines, et j'entendis ses pas décroître dans

1. Tout ce dont nous avons besoin, c'est de rock.

l'escalier. Je n'allumai pas tout de suite la lumière, l'obscurité étant mon amie pour ne pas avoir une vision violente de la tête hirsute de notre voisin. À peu près du même âge que ma grand-mère, il était réglé comme une pendule ; la preuve, il était 8 heures pile, et il descendait au café. Et cela voulait dire que j'allais rater mon bus si je ne me bougeais pas les fesses.

Cela ne manqua pas d'arriver et, en le regardant s'éloigner, je me demandais si ça avait été une bonne idée d'accepter la proposition de la mère de mon amie Charlotte. Celle-ci m'avait donné rendez-vous une dizaine de jours plus tôt dans un café. Elle faisait ça régulièrement pour savoir si les plus proches copines de sa fille, qu'elle considérait également un peu comme ses filles, allaient bien. Notre amie Noémie avait le droit à des visites chez elle, elle.

— Annette est une amie du club de lecture, avait-elle commencé à me raconter peu après notre arrivée. Elle est gentille, et c'est un excellent gynécologue. Enfin, c'est ce qu'on m'a dit. La lecture du mois était déplorable, personne n'a réussi à lire plus de cent pages des *Frères Karamazov*. Nous avons donc préféré discuter des problèmes de travail d'Annette. Elle cherche quelqu'un qui résiste à la mauvaise humeur du psychiatre du cabinet. C'est en attendant que la secrétaire revienne de son congé sabbatique. Il paraît qu'il fait pleurer toutes les remplaçantes. Et là, j'ai tout de suite pensé à toi. Tu es toujours en recherche d'emploi, et ce serait une expérience intéressante, non ?

La tasse de son café à la main, elle me regardait par-dessus ses lunettes. Son air de femme mûre respectable était complètement décrédibilisé par ses cheveux teints en rose pâle. À ce moment-là, j'avais eu le choix. Soit je niais l'information que lui

avait donnée ma meilleure amie et j'arrêtais net le bulldozer qu'était sa mère, soit j'acquiesçais et je me retrouverais avec un boulot, certes, mais sans doute avec beaucoup de complications. J'en étais là de ma réflexion quand Marie m'avait observée avec encore plus d'attention, plissant les yeux.

— Ce n'est pas la peine de chercher une excuse bidon, Mélissa. Je te connais comme si je t'avais faite, tu es en train de chercher un mensonge.

Elle avait tapé sur la table du café, ce qui avait fait sursauter tout le monde, et avait repris d'un ton décidé :

— Ton remplacement sera donc, si tu l'acceptes, de juin à septembre dans le cabinet d'Annette, qui travaille également avec deux généralistes, un pédiatre et un psychiatre. Il y a aussi quatre infirmiers libéraux. Alors, c'est d'accord ?

Comment j'aurais pu lui dire non ? Elle avait déjà blindé son dossier.

— Ce n'est pas un problème si je n'ai pas de formation de secrétaire médicale ?

— Non, l'essentiel, c'est que tu résistes face au psychiatre qui fait pleurer les petites jeunes. Puis tu as déjà fait des remplacements en tant que secrétaire médicale, avait-elle dit, avec impassibilité, en touillant son café. Tu prends ça soit comme quelque chose de réhibitoire, soit pour un challenge personnel.

En relevant la tête de son café, elle m'avait souri.

— Et on sait l'une comme l'autre que la personne qui va craquer n'est pas celle que l'on croit, n'est-ce pas ?

Je la connaissais depuis mes treize ans. Elle savait donc qu'en effet, il y avait peu de chances pour que je pète les plombs. Même quand je travaillais à Pôle emploi et que je me faisais traiter d'incompétente par

les chômeurs, je n'avais pas craqué. Et pourtant, ça avait été vraiment une mission d'intérim pourrie.

— Tu as la bénédiction d'Annette, de toute façon.

Songeuse, je me demandais si je devais ou non accepter ce boulot quand j'avais vu un homme étrange sur le trottoir d'en face. Il parlait à une affiche de concert. J'avais penché la tête pour essayer de voir s'il avait une oreillette, rien. Marie, suivant mon regard, m'avait dit :

— Si ça, ce n'est pas un signe.

— Signe de quoi ?

— Que pour le salut du cabinet, il leur faut une nouvelle secrétaire ayant du caractère. Sinon, les médecins et la secrétaire vont finir comme cet homme... C'est moche, non ?

Elle n'était pas croyable, elle lâchait rien.

— Bon, OK. Je prends le boulot.

— Tant mieux, car j'ai déjà dit oui pour toi.

Et elle avait terminé son café avec un air satisfait. Moi, en revanche, je me demandais bien dans quelle galère je venais de m'embarquer.

J'arrivai cinq minutes avant l'heure prévue et fus accueillie par le Dr Annette Petitpois, petite brune à lunettes d'environ cinquante ans avec un sourire chaleureux.

— Mélissa, comment allez-vous ?

J'avais signé mon contrat la semaine d'avant avec elle. C'était le premier job que j'obtenais sans l'avoir voulu, et j'étais finalement bien contente, ma période de chômage commençait à être un peu trop longue.

Situé dans un quartier tranquille de banlieue parisienne, le cabinet était assez lumineux, chaleureux et tout en longueur. Les murs blancs étaient ornés de reproductions de tableaux de Monet, il y avait

plusieurs petites salles d'attente où des sièges vert bouteille attendaient les patients.

Je la suivis dans les locaux déserts et l'écoutais m'expliquer plus en détail les conditions de travail.

— Mes collègues et moi ne sommes pas guindés. Alors, appelez-nous par notre prénom, sauf pour le Dr Syrut, qui est le psychiatre du cabinet. Avec lui, il faut prendre plus de pincettes. Mais je ne doute pas que vous soyez efficace et que vous ne vous laissiez pas faire par les humeurs de Georges, me dit-elle d'un ton tranquille.

Elle décrivit mes tâches : téléphone et gestion du planning de rendez-vous.

— Le Dr Syrut vous demandera peut-être d'écrire des comptes rendus de temps en temps. S'il y a le moindre souci, vous en parlez à votre collègue, Aliette, ou à moi. D'accord ?

— Oui, pas de problème.

Et elle me laissa face au standard. Je regardai cette machine avec perplexité. Pourquoi autant de boutons ? Pourquoi un aussi grand écran ? On aurait pu croire que, vu mon expérience, j'aurais su utiliser un standard, sauf que je n'étais jamais restée assez longtemps à chacun de mes postes pour ça.

Après avoir allumé l'ordinateur, je cherchai le mot de passe que je trouvais scotché sous le clavier. J'avais à peine cliqué sur les plannings que le téléphone se mit à sonner, et des clignotants à s'allumer. Je regardai l'heure : 8 h 30 pile. Ça commençait fort.

Je demandai à une personne de patienter, car je ne comprenais pas le logiciel de prise de rendez-vous, quand une femme noire ronde d'une cinquantaine d'années se planta face à moi. Elle était vêtue d'un corsaire rose et d'un T-shirt orné d'un « tequila »

en strass, et chaussée de sandales plates-formes. Fronçant les sourcils, elle me dit :

— Bonjour, je suis Aliette. Vous êtes la nouvelle ?

— Oui. Enchantée, répondis-je en souriant.

Elle me dévisagea.

— Vous êtes plus vieille que les autres. Tant mieux. Les petites jeunes qui se mettent à pleurer dès que Georges fait les gros yeux, ça suffit.

Je commençais à imaginer Georges comme un monstre cracheur de feu. Il allait falloir que je m'arme d'un extincteur... à moins que mon âge avancé me protège.

Ma collègue prit le téléphone de mes mains et appuya sur un bouton.

— Allez, il n'y a pas d'urgence, il n'y a que des gens pressés. Alors, on ne va pas se mettre à courir dans tous les sens, dit-elle avec une pointe d'accent créole.

Elle passa devant moi pour aller dans la salle de repos qui se trouvait derrière l'accueil. Une fois son sac posé, elle vint s'asseoir à côté de moi et commença à gérer les appels.

Entre deux arrivées de patients, elle m'expliqua le fonctionnement du cabinet :

— Le Dr Petitpois est très gentille. Elle ne prend pas de nouvelles patientes. Le Dr Syrut est un peu brut, mais au fond, il n'est pas désagréable. Il ne faut pas se laisser faire, c'est tout. Mettez des *limites*, dit-elle bien distinctement. Le Dr Menant est en congé maternité, c'est le Dr Ferrier qui la remplace depuis trois semaines. Ça se passe bien, il est juste un peu plus lent, alors on bloque un rendez-vous le matin et un l'après-midi pour qu'il ait un peu plus de temps. Le Dr Pirotte est le pédiatre. Les parents et les enfants l'adorent. Puis vous avez le deuxième généraliste, le Dr Bernand, qui n'est qu'à mi-temps ici, il fait des formations les autres jours. Pour finir,

il y a un cabinet d'infirmiers libéraux, ils sont quatre mais s'autogèrent. Voilà ! Des questions ?

Je secouai la tête. Alette avait été tellement rapide à me donner les informations, et il y en avait tellement que j'étais un peu perdue.

La matinée passa, j'apprivoisai doucement le logiciel, un peu moins vite le standard par contre. Ce n'était pas la chose la plus aisée à faire. En plus, je me rendis compte qu'une petite lumière s'allumait à chaque fois que je raccrochais. *Très bizarre.* Je la montrai à Alette.

— C'est que vous appelez le Dr Ferrier à chaque fois que vous raccrochez là.

Je me mordis la lèvre. *Ah ! Pas bon, ça...*

À ce moment-là, je vis une grande silhouette s'arrêter devant le comptoir. Je levai la tête et me retrouvai statufiée devant l'homme face à moi.

— Benjamin ?

— Mélissa ? me répondit le beau trentenaire qui me surplombait.

Il remonta les lunettes sur son nez et passa la main dans ses cheveux blonds. Nous nous regardions, éberlués. C'était bien nous.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis la nouvelle secrétaire médicale. Tu ne travailles plus à l'hôpital ?

— Non, j'ai eu mon doctorat. Je suis médecin généraliste maintenant. Je suis remplaçant ici.

Un ange passa. Mes yeux partirent dans le vague alors que je songeais à notre rencontre, à Benjamin et moi. Il y a deux semaines de ça, j'étais venue voir comment s'en sortait Charlotte avec les deux enfants qu'elle avait en garde, et je l'avais trouvée avec Matthias, l'oncle des enfants, et Benjamin, avec un bouquet

de fleurs. Le repas s'était bien passé jusqu'à ce que je soutienne que l'otite de Sophie, la nièce de quatre ans de Matthias, aurait pu être traitée autrement que par une armada de médicaments allopathiques. Et là, Benjamin m'avait regardée comme si j'étais une folle échappée d'un asile. Je ne savais pas encore qu'il était médecin. Quand j'en avais été informée, j'avais développé ma théorie sur l'importance de renouer avec la nature plutôt que renforcer les liens avec la pétrochimie délétère à la santé des hommes et de la planète. Et c'est à ce moment-là que j'avais su que nous n'allions pas être potes. J'aurais mis ma main à couper que s'il avait pu me mettre sous calmants, il l'aurait fait. Mécréant. Il était parti, et Charlotte avait refusé de me donner ses coordonnées. Elle avait argumenté que mon côté « ayatollah du naturel » me vaudrait des soucis un jour, et que Benjamin avait suffisamment à faire avec ses proches sans avoir une folle écolo à ses basques. Ça se comprenait. Il fallait bien avouer que je pouvais être extrêmement pénible, et Charlotte le savait très bien, ça faisait plus de quinze ans que nous étions amies. J'avais donc vu mon désir d'amener une autre vision de la santé à un jeune médecin, donc porteur d'espoir pour l'avenir, partir en fumée. Devant mon air déçu, Charlotte m'avait assené : « Et puis tu ne l'utilises même pas ton diplôme de naturopathe, tu ne crois pas que tu devrais commencer par ça avant de partir en croisade contre Benjamin ? »

Elle n'avait pas tort. Comme je n'avais pas envie de parler de mon diplôme une énième fois avec mon amie qui ne comprenait pas mes choix, j'avais changé de sujet. Et nous n'avions plus reparlé de Benjamin.

— Bienvenue ! s'exclama ce dernier.

— Merci.

Il me donnait l'impression d'être sur ses gardes, et, moi, j'étais un peu décontenancée de le voir ici. Nous nous connaissions peu, mais tout de même assez pour savoir que nous n'avions rien en commun.

Aliette prit la relève.

— Que pouvons-nous faire pour vous, docteur Benjamin ?

— Il y a un truc bizarre avec le téléphone, il sonne deux fois, et personne ne décroche. Vous ne sauriez pas d'où ça vient ?

Avec un air navré, Aliette secoua négativement la tête.

— Peut-être un problème de téléphonie... Je vais regarder le mode d'emploi du standard et je vais essayer de régler ça.

— OK. (Il parut se satisfaire de cette réponse.)
Merci, Aliette. À plus tard, mesdames.

Et il retourna à son bureau. Je soupirai de soulagement qu'Aliette ne m'ait pas balancée.

— Tu le connais d'où, le Dr Ferrier ? me demanda ma collègue avec curiosité.

Connaître Benjamin me valait apparemment un tutoiement d'office.

— C'est un ami d'une amie, mais je ne l'ai vu qu'une fois et je l'avais presque oublié, mentis-je.

Comment aurais-je pu oublier son regard condescendant la seule et unique fois où nous nous étions rencontrés ?

Cette réponse dérida de suite Aliette.

— Mais bien sûr, me dit-elle en souriant. Il est parfaitement oubliable, cet homme. La preuve, il t'a bien fallu, je dirais, un dixième de seconde pour le reconnaître...

Pour couper court à cette conversation, je fis semblant de ramasser une gomme sous le comptoir. Je

n'avais aucune envie qu'une énième personne vienne se mêler de ma vie.

Aliette ricana en me voyant faire, puis alla chercher du café pour nous deux. Je souris en pensant que j'allais sans doute bien m'amuser avec elle.

À ma pause du midi, je me précipitai sur mon téléphone pour envoyer un message à Charlotte.

Y a ton admirateur au cabinet où je travaille...

Quel admirateur ?

Benjamin Ferrier.

Ce n'est pas mon admirateur. C'est un bon copain. Il est très sympa quand tu ne le soûles pas avec des théories fumantes.

La bonne nouvelle, c'est que je l'ai sous la main maintenant !

Fais attention à toi. Je ne pense pas que tu sortiras gagnante de ce duel, ma belle. Ce n'est pas parce qu'il paraît gentil et sympathique que tu vas pouvoir faire ce que tu veux avec lui.

T'inquiète ! Je vais le convertir.

J'ai hâte d'entendre ça.

Moi aussi, j'ai hâte de croiser le fer, pensai-je en souriant avec un air machiavélique. J'avais déjà convaincu mon amie Noémie d'arrêter les protéines de lait de vache pour ses problèmes de peau, et ce n'était

pas peu dire qu'elle était têtue. Alors, j'étais sûre d'arriver à sensibiliser Benjamin à d'autres pratiques.

L'après-midi se passa sans beaucoup plus de difficultés que la matinée. Aliette orchestrait la valse des patients et faisait preuve de patience vis-à-vis de mes maladresses sur l'ordinateur. Je fis connaissance avec les différents médecins, y compris Georges, qui semblait très antipathique. Il ressemblait à Hercule Poirot, ça devait être sa silhouette toute ronde. Il me regarda de la tête aux pieds avec un air sévère et, concluant sans doute que j'étais inintéressante, il partit l'air hautain. *Grand bien lui fasse, qu'il trouve autre chose à faire que de m'enquiquiner, tiens.*

Je rentrai le soir sur la pointe des pieds dans l'appartement. J'étais fatiguée, la tension de cette première journée se faisait ressentir dans mes épaules. Je fermai tout doucement la porte quand la voix de ma grand-mère me fit sursauter.

— Je ne te connaîtrais pas aussi bien, je jurerais que tu m'évites, *darling*, me dit-elle d'un ton de reproche.

Je grognai tout bas.

— Mais non, Nana. Je ne voulais pas te déranger.

— Viens ! Je t'ai préparé à manger. Tu me raconteras ta journée.

Je n'avais pas envie de faire un compte rendu. Déjà, j'avais la tête comme une citrouille, et ma grand-mère avait le don d'extrapoler sur tout. Je craignais le pire. En plus, elle était très mauvaise cuisinière.

Après m'être installée à la table de la cuisine, je la regardai réchauffer des pommes de terre surgelées et sortir des tranches de jambon. Elle me mit l'assiette sous le nez et me fit signe de commencer mon repas.

— Et toi, tu ne manges pas ?

— C'est déjà fait. Je t'ai cuisiné ton plat préféré, tu as vu, me dit-elle, fière d'elle.

Nous partagions de temps en temps des repas, mais c'était moi qui cuisinais d'habitude pour éviter ça.

— Nana, c'était mon repas préféré quand j'avais six ans..., geignis-je.

Ma grand-mère me tendit une serviette et déclara de son ton « Respecte un peu les personnes de mon âge et écoute leur sagesse » :

— Ne te plains pas, je te prie. Tu as quelqu'un qui te fait à manger, alors forcément, je ne suis pas un grand blond, mais c'est toujours mieux que rien.

Il ne manquait plus que ça. L'éternel rengaine comme quoi la vie était beaucoup mieux à deux, et que c'était dommage que je sois célibataire à mon âge.

— Oh non ! Tu ne vas pas recommencer avec ça. Je suis une femme moderne, je sais m'occuper de moi toute seule.

— *Honey*, tu es comme moi. Tu as besoin d'un homme, ne serais-ce que pour te faire à manger autre chose que des plantes. Tu as mes gènes et tu n'es pas douée pour la cuisine. Et je ne parlerai pas du reste, dit-elle l'air malicieux.

Je l'examinai. Elle avait sa mise en pli impeccable, ses boucles blanches aux reflets bleus bien alignées, son sweat « *God Save the Queen*¹ » rose, et ses yeux noisette brillaient.

— Toi, tu as fait un excès. Je ne sais pas si c'est d'alcool ou de lectures de *Nous Deux*, mais je te le dis tout de suite, je ne veux pas avoir cette conversation avec toi, Nana.

— Conversation sur quoi, *honey* ? me demanda-t-elle d'un air innocent.

1. Que Dieu protège la reine.

— Sur l'utilité d'avoir un homme dans ma vie.

Et là, elle partit dans un flot ininterrompu de récits du bonheur marital. Pour cause, elle s'y connaissait, elle avait eu trois maris. Comme c'était du *Replay*, je me contentai d'arroser mes pommes de terre de mayonnaise et de mettre ma tranche de jambon sur le côté. Ma grand-mère semblait oublier à chaque fois que pas une bouchée de viande n'avait franchi mes lèvres depuis mes quinze ans.

J'avalai vite fait mes patates, je n'en pouvais plus de cette journée.

— Bon, c'est pas tout ça, mais un repas sans dessert, c'est comme...

— Un mariage sans parties de jambes en l'air, gloussa-t-elle.

Je levai les yeux au ciel. C'était la fête de mon statut de célibataire ce soir.



IL NINA KELLY
SUFFIT
PARFOIS
D'UN ZESTE
DE FOLIE

TOUT LES OPPOSE... MAIS ILS NE POURRONT
BIENTÔT PLUS SE PASSER L'UN DE L'AUTRE.

Pour rester en bonne santé, Mélissa ne jure que par les remèdes naturels, le yoga et un régime végétarien. Alors, quand sa meilleure amie lui dégote un poste de secrétaire dans un cabinet médical, on ne peut pas dire qu'elle soit enchantée, même si elle ne peut s'offrir le luxe de refuser. D'autant qu'elle connaît l'un des jeunes médecins du cabinet, Benjamin, et que leur première rencontre a été aussi catastrophique qu'explosive. Mais, si le destin a choisi de remettre Benjamin sur sa route, c'est sûrement pour une bonne raison...

Couverture: © Alice Nausbaum - FOTOLIA/ iabitate/ Royalty Free

46.2604.9



4,99 €

